

Retour de pièce

Que tout s'enflamme, nous attendrons, Jeudi 14 Octobre 2021

Dansent les arts, se délient les langues, aujourd'hui nous parlerons société

Qui a dit qu'il fallait être trop formel pour parler de sujets sérieux tels que la lutte des classes ou le pouvoir du langage, qui ne sont pas si dissociables que cela ? Pourquoi ne pas en parler à travers des arts divers ? Car il n'y a pas qu'un seul langage. Ce que les mots n'expriment pas, le corps le traduit. Il prend le relais, au détour de la cadence, il bouge, il danse, il libère, il se tord, s'enroule, grimace. Ce que les mots ne disent pas, l'art, mêlant plusieurs domaines comme le cirque, la musique, la danse et le théâtre, nous le transmet de façon abstraite et personnelle. Il ponctue les mots, leur donne une valeur et une signification toutes autres. Si vous pensez être juste venu voir un spectacle à l'athénaïum, vous vous trompez : bienvenue chez un couple bourgeois, vous êtes tout autant invités que les différents personnages qui traverseront la scène tout au long de ce repas dominical. Ouvrez les yeux, vous en prendrez plein la vue ! Ouvrez les oreilles, car ici les arts différents qui nous émerveillent se complètent avec une écriture aussi poétique que symbolique, qui ne nous laisse aucun repos, nous fait rire et réfléchir, et surtout, nous emporte tel qu'on ne voit pas le temps passer ! Texte et mise en scène d'Aline Reviraud.

On a donné à l'humanité la notion du progrès. On lui a donné la parole, la réflexion. Mais est-ce qu'on a bien fait ? Dès lors que le progrès vire à la conquête du toujours plus, plus de ressources, plus de moyens, plus, plus, mais que fera-t'on lorsqu'il y aura moins ? Est-ce que le plus signifie quelque chose, plus j'ai, plus d'importance j'acquiers ? Plus j'ai d'argent, plus je monte dans l'estime ou dans l'échelle sociale ? Mais sommes-nous alors plus heureux ? Interrogeons donc ce couple de bourgeois qui déjeune tranquillement et accueille de temps à autre un invité fort causant, un boucher, un artiste, Cedric le fils de la bonne, dont ils ne retiennent jamais le nom, et dont parfois ils oublient la présence, comme un bibelot qu'on achète et dont on se dit « ah oui, c'est vrai qu'il est là », un beau jour où l'on pose les yeux dessus. Mais que font tous ces gens ? Dans un décor plein et riche, une table bien garnie pour un banquet, de grands lustres, c'est la valse des personnages hauts en couleur, blanc pour leurs yeux, masqués, cachés, désarticulés, comme des marionnettes agitées, des costumes reconnaissables pour les uns (le costume de la bonne, robe noire et tablier blanc), interrogateur pour les autres (l'invité porte une chemise et une jupe, les classes sociales n'ont pas de genre défini), on se bouscule, on chante, on rit, on pleure, et on se remet en question. Le fils qui vend ses chocolats et qui n'est pas habillé au goût des bourgeois voit sa crédibilité mise en cause parce qu'il n'a pas le même langage ni les mêmes bases. La femme du bourgeois qui se fait verbalement malmenée par son mari, qui appuie ses paroles en public mais qui au fond a bien des choses à dire, cachées au fond de son cœur, se libérant dès lors que l'alcool joue la carte du sérum de vérité. Et pour rythmer tout cela, une musique mixée, cadencée, qui accompagne et prend sa place autant qu'un rôle, produite par nul autre que le boucher lui-même, dans un coin de verdure côté cour, un petit bout de nature à peine délivrée d'une cage.

Disons-le honnêtement, vous ne vous attendez pas à ce qui arrive. L'oreille vibre au rythme de la musique, accueille, analyse ou bien se laisse juste porter par l'écriture poétique, symphonique, décortiquée, l'écriture enfin symbolique d'Aline Reviraud, dont la plume parfois reçoit le souffle de Voltaire, Bourdieu, Foucault, Barthe ou encore Devos. Une écriture qui ne nous laisse pas un

instant de répit, tant chaque mot pique notre réflexion, notre esprit poétique ou analytique, nous réfléchissons sans même le savoir. L'on s'arrête au hasard sur un mot, il prend une signification toute neuve, une définition plus concrète de ce qu'on en savait déjà. Tourné autrement, c'est une nouvelle révélation. L'oeil est emporté par un tourbillon de couleurs, émerveillé par les performances de la bonne qui soudain se retrouve sur un trapèze et alors nous sommes emportés par une grâce hypnotique, une danse aérienne, une confiance silencieuse. Celle qu'on ne voit pas mais qui voit tout, écoute tout, observe tout, a des choses à nous dire. Notre coeur bat au rythme des pas de danse dont la chorégraphie fut créée par Jérôme Thomas. Il rit et pleure pour les personnages qui sont bousculés. Et notre tête se remplit sans le savoir, transportée.

Les personnages ne sont pas choisis au hasard, entre le bourgeois reconnaissable à ses manières de grand duc, le clown, incarnation de la tragédie, aussi cruel qu'un enfant mécontent, moqué quand il n'est pas compris, une souffrance dont il se sert pour nous faire rire. Le visage grimé. Faut-il jouer et se cacher pour dire la vérité ? Le boucher qui finalement l'est moins que ceux qui massacrent toujours plus, l'adolescent qui n'est pas pris au sérieux du fait de son jeune âge, la bonne inconsiderée qui en sait plus que ses maîtres, qui se tait, parle peu et observe beaucoup. Oui, nous pouvons le dire, il y a une hiérarchisation sociale dans cette maison. Un rapport de force entre les classes et le langage qui vont souvent de pair. Nous rendons-nous compte à quel point celui-ci est puissant ? Pour citer quelques personnes : « Les mots sont aux journalistes ce que sont les armes aux militaires. » (Thomas Gatabazi), « Les mots sont des pistolets chargés. » (Brice Parain), « Parfois, les mots sont plus durs que les coups », (Zinedine Zidane) et enfin « Tous les mots sont fins quand la moustache est fine » (Edmond Rostand), ou bien encore cette phrase tirée du roman *Bel Ami* de Maupassant : « Les mots qui sont toujours les mêmes prennent le goût de la bouche dont ils sortent ». Si l'on s'attarde sur les deux dernières citations, que peut-on en dire ? Les mots dépendent de la personne, qu'ils soient semblables peu importe si la personne ne nous inspire pas, elle ne sera pas crue, ni prise au sérieux ? Il n'y a qu'à observer qui sera le mieux écouté entre quelqu'un qui a une belle éloquence et quelqu'un qui a du mal à s'exprimer, pour autant, le second n'est-il pas aussi sincère et intelligent que le premier ? Ne mérite-t'il pas d'être autant écouté ? Enfin, n'oublions pas qu'une personne qui parle trop bien peut être dangereuse et manipulatrice. La manipulation n'est-elle pas un pas vers la hiérarchisation des classes et une pelle qui creuse le fossé entre les inégalités ?

Quand le langage se perd et que tout part en vrille, l'on peut retourner à l'état sauvage, à l'état de bête. On court partout, on n'accorde plus d'importance à tous ces objets entassés, qui serviront à quoi au final ? On emporte un peu de vert, une pauvre plante qui a été malmenée, un bout de la nature essentielle. On agite une mante religieuse dans un bocal, elle devient bien sûr enragée. Agitons dans ce cas les consciences, cela pourrait éviter à certains d'entre nous d'agir comme la mante envers ses semblables, et de se manger les uns et les autres.

Alors oui, que tout s'enflamme, nous attendrons l'explosion finale, la tempête infernale, nous attendrons que le chaos passe avant que le calme ne revienne, et alors quand nous aurons tout bousculé, il y aura de nouvelles bases pour reconstruire quelque chose, un monde plus sage.

L.Charlot